



Noème perceptuel : Ameublement du monde et identité des objets à travers les mondes possibles

Par BRUNO LECLERCQ
Université de Liège

La question de la spécificité du noème perceptuel et de sa relative autonomie à l'égard du noème conceptuel, question qui a occupé tout un pan des réflexions husserliennes depuis ses premiers travaux dans la proximité de Carl Stumpf jusqu'à ses ultimes recherches sur les synthèses perceptives du monde de la vie, mais qui a aussi retenu l'attention principale de certains héritiers de Husserl comme Aron Gurwitsch ou Maurice Merleau-Ponty, pourrait bien constituer aujourd'hui la clé d'une préoccupation qui fut quant à elle centrale dans la philosophie analytique du XX^e siècle, celle des rôles respectifs de la référence directe et de la description dans l'identification des objets du discours et du monde.

Des objets qui meublent le monde actuel et les mondes possibles¹

À l'analyse frégréenne, qui accordait aux termes singuliers aussi bien qu'aux termes conceptuels tout à la fois un sens (*Sinn*) et une signification (*Bedeutung*) — les expressions « l'astre brillant du matin » et « l'astre brillant du soir » ont la même *signification* puisqu'elles *désignent* le même objet (Vénus), mais pas le même *sens* puisqu'elles ne le *visent* pas de la même

¹ Sur cette problématique, que nous résumons brièvement ci-dessous, voir B. Leclercq, « À l'impossible, nul objet n'est tenu. Statut des 'objets' inexistantes et inconsistants et critique frégréo-russellienne des logiques meinongiennes », dans *Analyse et ontologie. Le renouveau de la métaphysique dans la tradition analytique*, S. Richard éd., Paris, Vrin, 2011, p. 159-198, et « Quand c'est l'intension qui compte. Opacité référentielle et objectivité », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 6, n° 8, 2010, p. 83-108.

façon¹ —, Russell avait répondu en affirmant précisément le caractère *conceptuel* de ces termes singuliers « descriptifs » qui ont un sens et qui identifient leur objet à travers lui, et en les opposant aux authentiques noms propres comme « Vénus », qui sont quant à eux de pures étiquettes dépourvues de sens et directement accolées à des objets qu'elles ne décrivent en rien². Cette opposition nette entre deux modes de signification des expressions linguistiques — référence directe pour les noms propres *versus* le couple du sens et de la signification pour les termes conceptuels —, qui trouve par ailleurs une prolongation chez Russell dans la distinction épistémologique de la connaissance par fréquentation directe (*acquaintance*) et de la connaissance par description conceptuelle, a trouvé un écho particulièrement significatif et intéressant sur le terrain des logiques modales quantifiées, c'est-à-dire dans le traitement des contextes intensionnels.

En effet, deux termes singuliers qui désignent le même objet, comme « l'astre brillant du matin » et « l'astre brillant du soir », ne sont pas toujours intersubstituables *salva veritate* lorsqu'ils sont sous la portée d'opérateurs modaux — « il est nécessaire que l'astre brillant du matin brille le matin » est vrai mais « il est nécessaire que l'astre brillant du soir brille le matin » est faux — ou de verbes d'actes intentionnels ou d'« attitudes propositionnelles » — « Monsieur X. sait que l'astre brillant du matin est Vénus » peut être vrai tandis qu'est faux « Monsieur X. sait que l'astre brillant du soir est Vénus ». C'est pourquoi s'est rapidement reposée la question de savoir si, comme l'avait suggéré Frege, il convient de distinguer, pour tout terme singulier, une *signification*, qui détermine ses propriétés logiques dans les contextes extensionnels, et un *sens*, qui est déterminant dans les contextes intensionnels — c'est en gros la solution privilégiée par Carnap en 1947 dans *Meaning and Necessity*³ —, ou si, conformément aux recommandations russelliennes, il convient plutôt d'opposer nettement les « descriptions définies », qui répondent à cette dualité de l'intension et de l'extension, et les authentiques noms propres — dits aussi « étiquettes » (*tags*)⁴ ou « désigna-

¹ G. Frege, « Über Sinn und Bedeutung », dans *Funktion, Begriff, Bedeutung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 23-46, trad. fr. « Sens et dénotation (signification) », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 102-126.

² B. Russell, « On denoting », *Mind*, vol. 14, n° 56, 1905, p. 479-493, trad. fr. « De la dénotation », dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 204-218.

³ R. Carnap, *Meaning and Necessity: A Study in Semantics and Modal Logic*, Chicago, University of Chicago Press, 1947.

⁴ R. Barcan Marcus, « Modalities and intensional language », *Synthese*, 13/4 (1961), p. 308-311, reproduit dans *Studies in the Philosophy of Science*, Dordrecht, Reidel

teurs rigides »¹ —, qui désignent un individu directement et donc indépendamment de quelque propriété que ce soit qui permette de l'identifier par description.

Dans les termes des « mondes possibles »², on pourra donc soit dire que tous les termes singuliers sont caractérisés par des traits définitoires constants de monde en monde, mais qu'ils sont éventuellement satisfaits pas des individus différents d'un monde à l'autre — leur intension est constante mais leur extension varie à travers les mondes —, soit dire que seuls certains termes singuliers — les descriptions définies — répondent à ce schéma, mais que d'autres — les authentiques noms propres — désignent quant à eux le même individu dans tous les mondes possibles même s'il s'avère que, dans certains de ces mondes, cet individu ne possède plus certaines des propriétés qui permettent de le reconnaître dans notre monde. Dans le premier cas — le modèle de Carnap —, on dira que les traits définitoires de Vénus, de l'astre brillant du matin et de l'astre brillant du soir sont satisfaits par un même objet dans notre monde mais qu'ils pourraient être satisfaits par des individus différents dans d'autres mondes possibles — ils sont factuellement équivalents, mais pas logiquement équivalents —, de sorte qu'il n'est pas nécessaire que chacun ait les propriétés caractéristiques des autres ni forcément vrai que Monsieur X. sache de l'un tout ce qu'il sait des deux autres. Dans le second cas — le modèle de Barcan Marcus³ et Kripke —, on dira que certains termes singuliers comme « Vénus » désignent un objet sans le caractériser par une description et donc le désignent « rigidement » à travers les mondes, même ceux où il change de propriétés et n'est par exemple plus appelé

Publishing company, 1963, p. 77-96. Le terme « tag » apparaît notamment à la page 83.

¹ S. Kripke, *Naming and Necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980, trad. fr. *La logique des noms propres*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982. À noter, bien sûr, que, si elle s'appuie sur la notion russelienne de nom propre authentique, la théorie des désignateurs rigides s'oppose par contre à la thèse de Russell selon laquelle la plupart des noms propres du langage quotidien ne sont pas authentiques et ne sont que des descriptions définies déguisées.

² Carnap parle quant à lui de « descriptions d'état », mais l'originalité de la sémantique de Kripke, c'est évidemment l'intérêt porté à la relation d'accessibilité entre mondes. Sur ce point, voir J. Hintikka, « Carnap's heritage in logical semantics », in *The Intensions of Intentionality and Other New Models for Modalities*, Dordrecht, Reidel, 1975, p. 76-101.

³ Voir notamment les premiers travaux de R. Barcan Marcus, « The identity of individuals in a strict functional calculus of second order », *Journal of Symbolic Logic*, 13 (1948), p. 31-37.

« Vénus » ou ne brille plus le matin et le soir ou même peut-être n'est plus un astre.

Toutefois, pour pouvoir même se demander si un terme singulier descriptif est satisfait par *le même objet* dans différents mondes, il semble qu'il faille disposer d'une constante d'individu qui désigne ce même objet dans tous les mondes possibles où il existe, donc d'un désignateur rigide. Et c'est pourquoi c'est la conception barcano-kripkéenne qui s'est imposée en logique modale quantifiée. Elle pose cependant d'importants problèmes d'interprétation, car on peut se demander ce que peut bien vouloir dire désigner le *même* objet si, d'un monde à l'autre, celui-ci peut par ailleurs satisfaire des propriétés descriptives différentes, et notamment différentes de celles qui permettent de le reconnaître dans le monde actuel. À cet égard, la théorie des désignateurs rigides semble en effet soumise à un dilemme délicat : soit elle affirme que, pour être reconnu comme identique d'un monde possible à l'autre (et rigidement désigné par un nom propre), l'objet doit posséder un certain nombre de propriétés caractérisantes qui lui sont toujours conservées sous les variations de monde à monde — mais on peut alors se demander si le nom propre ne laisse pas finalement place à une sorte de description définie essentialiste —, soit que l'objet ne peut être caractérisé par aucun ensemble de propriétés descriptives — mais on se demande alors ce qui fait son identité à travers les mondes possibles.

Ces questions difficiles, qui ont, dès les années 1940, animé le débat entre de grands logiciens et philosophes tels que Ruth Barcan Marcus, W.V.O. Quine, Saul Kripke, Jaakko Hintikka ou Dagfinn Føllesdal¹, doivent peut-être en définitive trouver leur solution dans la notion de « noème perceptuel » et dans sa distinction d'avec le noème conceptuel. En favorisant le dépassement du descriptivisme, une telle notion permettrait en effet de fonder la notion russellienne de « nom propre authentique » ainsi que celle de « désignateur rigide » qui la prolonge. On pourrait en effet concevoir que les traits distinctifs qui font l'identité d'un objet à travers les mondes possibles ne soient pas d'abord *conceptuels* — et donc pas synthétisables dans une description définie — mais *perceptuels*.

¹ Pour des pièces significatives de ce dossier, voir en priorité R. Barcan Marcus, *Modalities*, New York, Oxford University Press, 1993 ; W.V.O. Quine, « Référence et modalité », in *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003, p. 195-222 ; S. Kripke, *Naming and necessity*, *op. cit.* ; J. Hintikka, *Models for modalities*, Dordrecht, Reidel, 1969, et *The intensions of intentionality and other new models for modalities*, *op. cit.* ; D. Føllesdal, *Referential opacity and modal logic*, London, Routledge, 2004.

Cela indique l'urgence de réinterroger la notion même de noème perceptuel et les conditions de sa possibilité. Ce travail, qui gagne à être effectué dans la terminologie riche et précise de la phénoménologie¹, trouve par ailleurs des points d'appui importants dans la tradition analytique elle-même, et singulièrement chez Ludwig Wittgenstein, dont les analyses du « voir comme » questionnent précisément les parts respectives de la perceptualité et de la conceptualité dans la donation de sens, mais relativisent aussi cette distinction entre significations linguistiques et prélinguistiques en les rapportant toutes deux à leur origine commune dans les « pratiques » et les « formes de vie ». Avant d'en venir à Wittgenstein et à la manière dont il conteste et déplace les termes mêmes des débats évoqués ci-dessus en philosophie analytique, voyons cependant comment se posent les problèmes et quels sont leurs enjeux du point de vue de la phénoménologie.

Idéalité noématique et genèse perceptive

Dans un texte de 1991 intitulé « Pensée, langage et perception »², Denis Fisette pose, *avec* mais aussi *contre* Michaël Dummett, la question de l'autonomie du sens perceptif par rapport aux significations linguistiques, ainsi d'ailleurs que celle, inverse, de l'autonomie des significations linguistiques par rapport au sens qui est déjà donné à même la perception. Comme le montre bien Denis Fisette, ce second volet de la question est directement lié à la problématique du psychologisme : l'objectivisme sémantique que Frege et Husserl défendent après Bolzano requiert que les significations soient indépendantes des représentations réelles des sujets psychologiques qui les saisissent ; sauf à perdre son idéalité, le sens ne peut simplement être inséré dans la causalité psychique et donc pas être déterminé par quelque expérience sensible que ce soit. C'est pourquoi, pour Frege comme pour le Husserl des *Recherches logiques*, la signification conceptuelle et son expression linguistique intersubjective constituent le paradigme de l'idéalité du

¹ Bien sûr, la philosophie du langage prend à sa charge une part importante de la mise en évidence des enjeux de ce travail. Les recherches de François Recanati sur la référence directe sont à cet égard exemplaires (voir en particulier *Direct reference*, Oxford, Blackwell, 1993). Mais ces investigations buttent elles-mêmes sur ce qui semble précisément la contribution propre de la phénoménologie, à savoir la constitution de « dossiers » répondant aux « contraintes d'objectivité et de généralité » à partir des « buffers » de l'expérience sensible.

² D. Fisette, « Pensée, langage et perception », in *Philosophiques*, vol. 18, n° 2, 1991, p. 79-100.

sens, tandis qu'est alors marginalisée toute la problématique de la genèse de ces significations dans l'expérience perceptive¹. Qu'elle ne soit pas pour autant complètement occultée par Husserl, c'est cependant ce dont témoignent la thèse husserlienne de la fondation de toute intuition catégoriale dans le donné sensible², mais aussi et peut-être surtout tous les travaux de Husserl, antérieurs et postérieurs aux *Recherches logiques*, sur les synthèses passives et la donation de sens à même la perception.

Dès la *Philosophie de l'arithmétique*, en effet, Husserl s'était intéressé à la présence de « qualités de forme » ou de « moments figuraux » au sein même du donné sensible³. Plus généralement, dans une grande proximité avec les travaux de Carl Stumpf mais aussi de William James, il avait plaidé à l'époque en faveur d'une conception radicale ou élargie de l'empirisme qui considère que ne sont pas seulement donnés dans la sensation des atomes qualitatifs (taches de couleur, son, ...), mais aussi toute une série de contrastes, similarités et transitions qui mettent en relation ces prétendus atomes et, par là même, leur donnent sens⁴. Sont particulièrement significatifs à cet égard les « Études psychologiques pour la logique élémentaire » ou le manuscrit sur l'« Origine de la représentation de l'espace »⁵.

¹ À noter que, comme le souligne à juste titre Denis Fisette, Michael Dummett se sent quant à lui contraint d'appuyer les *Gedanken* frégréennes sur des « *Protogedanken* ».

² En même temps qu'il plaide pour une extension de l'idée d'*expérience* au-delà de l'intuition simple des empiristes atomistes jusqu'à intégrer l'intuition dite « catégoriale » de *formes sensibles* comme les rapports de position spatiale ou de contraste de clarté, mais aussi de *formes logiques* comme les rapports de prédication (E. Husserl, *Recherches logiques VI*, § 40, Paris, PUF, vol. III, p. 159-163, texte allemand dans l'édition canonique *Husserliana* [désormais Hua], La Haye, Martinus Nijhof, 1965-, vol. XIX/2, p. 657-661), de conjonction ou de disjonction (*ibid.*, § 51, p. 194 [Hua XIX/2, p. 688-689]), Husserl insiste en effet sur la fondation de toutes ces intuitions dans des intuitions simples. Les textes ultérieurs comme les *Analyses sur la synthèse passive* ou *Expérience et jugement* élucideront ce rapport de fondation.

³ E. Husserl, *Philosophie de l'arithmétique*, Paris, PUF, 1972, chap. XI, p. 236-272 [Hua XII, p. 201]. Aron Gurwitsch sera un des premiers à s'attarder sur ces développements dans sa *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer, 1957, p. 65-71.

⁴ Sur ce point, voir S. Galetic et B. Leclercq, « James et Husserl. Perception des formes et polarisation des flux de conscience », à paraître dans un numéro spécial « William James », *Revue internationale de philosophie*, 2011.

⁵ E. Husserl, « Études psychologiques pour la logique élémentaire », in *Articles sur la logique*, Paris, Vrin, 1975, p. 123-163 [Hua XXII, p. 92-123] ; « Der Ursprung der Raumvorstellung », in *Husserliana*, vol. XXI, p. 304-305. Au texte sur l'origine de la

Or, on sait que, une fois successivement accomplis les importants pas méthodologiques de l'objectivisme sémantique et de l'idéalisme transcendantal — le second pouvant être vu comme une manière de fonder le premier dans une théorie de la conscience subjective¹ — et une fois la phénoménologie ainsi définie comme théorie de la constitution rationnelle de l'objectivité dans la subjectivité, Husserl était ensuite revenu à ses préoccupations d'inspiration empiriste pour les réintégrer dans le cadre nouvellement défini. Réinjectant massivement, au travers d'analyses sur les synthèses passives ou d'études sur l'origine de la conceptualité scientifique dans les expériences du monde de la vie, des considérations *génétiqes* dans le champ de la phénoménologie après qu'il les eut par deux fois apparemment exclues — au nom d'abord de l'idéalité de la sphère des significations, au nom ensuite de la pureté de la conscience subjective —, le dernier Husserl avait très clairement réouvert la porte à la thèse d'une donation de sens non conceptuelle mais au contraire ancrée dans l'expérience « antéprédicative »².

Ce long parcours de Husserl sur le chemin de la phénoménologie avait cependant été loin d'être un détour, puisque au contraire il lui permit en définitive tout à la fois d'affirmer une certaine autonomie de la donation de sens perceptuelle par rapport au sens conceptuel et linguistique, comme l'indique l'expression même d'« expérience antéprédicative », et d'affirmer à l'inverse que le noème conceptuel ne se réduit pas entièrement au noème perceptuel, puisque les synthèses passives peuvent au mieux *motiver* mais pas *déterminer* la noèse active du sujet transcendantal. Et c'est par l'affirmation — durement acquise — de cette *double* indépendance que se conclut le travail husserlien, de sorte que les lectures frégéennes de la phénoménologie — qui insistent sur un des sens de cette indépendance — disent assurément

représentation de l'espace répondront en 1905 les *Leçons sur la conscience intime du temps*, elles aussi très importantes pour contrer l'empirisme atomiste.

¹ Sur ce point, voir B. Leclercq, « Que le mode de donation dépend du monde de constitution : l'intuition des idéalités », publié dans *Idéalisme et phénoménologie*, M. Maesschalk et R. Brisart éd., Hildesheim, Olms, 2007, p. 187-200. Voir aussi D. Seron, *Théorie de la connaissance du point de vue phénoménologique*, Liège, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, 2006, p. 181-183, et « Intentionnalité, idéalité, idéalisme », in *Philosophie*, n° 105, 2010, p. 28-51.

² En particulier E. Husserl, *De la synthèse passive*, Paris, Millon, 1998 ; *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976 ; *Expérience et jugement*, Paris, PUF, 1970. Voir sur ce point B. Leclercq et S. Galetic, « James et Husserl : Perception des formes et polarisation des flux de conscience », *art. cit.*.

quelque chose de vrai et d'important, mais ne disent pas tout ce qui est vrai et ce qui est important pour la compréhension du projet de Husserl¹.

Le second aspect qu'elles passent sous silence ou marginalisent exagérément, c'est celui qu'ont plus particulièrement développé certains des héritiers de Husserl qui se sont intéressés de près à la question de la perception et plus particulièrement aux travaux des psychologues de la forme (*Gestalt*), lesquels sont d'ailleurs eux-mêmes les héritiers directs des premiers théoriciens de la formation des formes qui avaient déjà influencé le jeune Husserl. C'est en particulier le cas d'Aron Gurwitsch, qui, dans ses travaux d'*Esquisse de la phénoménologie constitutive* puis dans sa *Théorie du champ de la conscience*, insiste sur le fait que la conscience d'entités noématiques prend fond sur toute une structure d'« implications » inhérentes aux données sensorielles — « implications » que Stumpf thématise dans les termes des « harmonies » (*Obertöne*) et du fusionnement (*Verschmelzung*)², James dans ceux du « halo », des « franges » et des « transitions »³ et Husserl dans ceux des « moments figuraux » puis des « rétensions », des « protensions » et plus généralement de la structure d'« horizon »⁴.

¹ Pour une présentation critique de ces lectures, voir D. Fisette, *Lecture frégéenne de la phénoménologie*, Combas, L'Éclat, 1994. Voir aussi notre propre appréciation des textes fondateurs de Føllesdal dans « 'Voir comme', noèse, jeux de langage et monde de la vie », in *Husserl et Wittgenstein. De la description de l'expérience à la phénoménologie linguistique*, J. Benoist et S. Laugier éd., Hildesheim, Olms, 2004, p. 185-210, en particulier p. 198-201. L'ouvrage des disciples de Føllesdal qui couvre le plus exactement les problématiques que nous traitons ici est celui de David Woodruff Smith et Ronald McIntyre, *Husserl and intentionality. A study of mind, meaning and language*, Dordrecht, Reidel, 1982. Bien qu'il mette précisément en évidence la nécessité, pour penser les désignateurs rigides et l'intentionnalité *de re*, d'une théorie phénoménologique de la fréquentation sensible (*acquaintance*) fondée sur l'aspectualité perceptuelle plutôt que sur la caractérisation conceptuelle et descriptive, cet ouvrage balaie d'un revers de main un peu hâtif les éléments novateurs de la lecture gurwitschéenne de Husserl (*op. cit.*, p. 157-167).

² C. Stumpf, *Über den psychologischen Ursprung der Raumvorstellung*, Leipzig, Hirzel, 1873, et *Tonpsychologie*, Leipzig, Hirzel, 1883-1890.

³ W. James, *The principles of psychology*, vol. I, New York, Dover Publications, 1950, vol. I, chap. IX, p. 244-262, chap. XV, p. 608-610, chap. XVI, p. 643-648, vol. II, chap. XVII, p. 3-31.

⁴ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Épiméthée, 1964. Dans les *Idées directrices pour une phénoménologie* (Paris, Gallimard, 1950, § 81, p. 275 [Hua III, p. 198]), Husserl renverra explicitement à ces *Leçons* avant de thématiser plus généralement la structure d'horizon qui confère à la conscience son intentionnalité.

Opposant, comme ses prédécesseurs, une conception *dynamique* du flux de conscience à la conception *atomiste* des empiristes modernes, Gurwitsch condamne aussi leur explication *associationniste* des relations entre vécus au profit d'un compte rendu plus *pragmatiste* qui, en privilégiant certains aspects des travaux du dernier Husserl, le rapproche aussi du dernier James et du second Wittgenstein. Voyons cela plus précisément.

Déterminations perceptuelles et caractérisation conceptuelle

Prenant le parti des psychologues de la forme, dont les recherches ont largement confirmé et précisé les premiers constats de Stumpf, James, Ehrenfels ou Husserl, Gurwitsch rejette l'« hypothèse de constance » qui avait guidé toute la psychologie de la perception jusqu'alors, c'est-à-dire l'hypothèse de la permanence et de la réapparition à l'identique de certaines sensations dans le flux de conscience, donc aussi de l'identité de ces contenus sensoriels sous la diversité des interprétations qu'ils peuvent recevoir selon les contextes perceptifs ou les intérêts du sujet percevant¹. Gurwitsch reproche même à des précurseurs comme Ehrenfels ou Husserl d'avoir trop concédé à cette hypothèse en conservant, pour le premier, la notion d'un « substrat » perceptif ou, pour le second, une dualité entre *hylè* et *noèse*². À toute lecture « substantialiste » de la *noèse* — qui envisagerait la donation de sens comme un processus second de mise en forme d'un matériau ou « substrat » sensible préalablement donné —, Gurwitsch répond par une conception « relationnelle » de la *noèse* perceptive, laquelle considère que les « éléments sensoriels » ne sont pas indépendants des formes dans lesquelles ils interviennent, mais n'existent qu'à travers la fonction qu'ils exercent dans

À noter que les héritages entre ces auteurs sont manifestes, la notion jamesienne d'« *overtone* » traduisant par exemple l'« *Oberton* » stumpfien et la « *retention* » husserlienne reprenant la « *retention* » jamesienne. Élève de Stumpf, Gurwitsch fait nettement apparaître cette dimension de la phénoménologie dans sa *Théorie du champ de conscience* (*op. cit.*). Cf. aussi l'*Esquisse de la phénoménologie constitutive*, Paris, Vrin, 2002.

¹ A. Gurwitsch, *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, *op. cit.*, p. 179 ; p. 258-259. Dans les *Principles* (vol. I, chap. IX, p. 234-236), James s'était déjà très nettement opposé au modèle de l'« idée ou représentation qui existerait de manière permanente et ferait son apparition à intervalles réguliers devant les rampes de la conscience, <qui> est une entité aussi mythologique que le valet de pique ».

² A. Gurwitsch, *Théorie du champ de conscience*, *op. cit.*, p. 80-81, p. 215-220 ; *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, *op. cit.*, p. 179-180.

ces formes et les relations qu'ils y entretiennent avec d'autres éléments¹. Que, dès lors, contrairement au présupposé atomiste de l'empirisme d'un Hume, l'investigation phénoménologique ne puisse consister en une simple analyse — entendue comme décomposition du complexe en l'ensemble des éléments simples qui le constituent —, c'est ce que soutient fermement Gurwitsch². Réciproquement, la théorie phénoménologique de la constitution ne peut réciproquement se résoudre à la science des lois d'association entre vécus³.

À cette conception « relationnelle » de la noèse perceptive correspond corrélativement une conception relationnelle du noème perceptuel, qui envisage ce dernier comme un pôle d'identité *fondé sur* — et non *préalable à* — une structure de relations entre « déterminations » noématiques. Il n'y a pas d'abord un objet *X* dont je découvre ensuite qu'il est circulaire ou carré, rouge ou bleu, lisse ou rugueux, ..., mais ce sont ces déterminations elles-mêmes qui, dans leurs relations, font émerger un objet perceptuel susceptible de les articuler⁴. Et c'est alors seulement qu'un tel objet peut tomber sous les classifications conceptuelles du langage.

C'est dire si doit être repensée à nouveaux frais toute la compréhension des rapports entre composantes indexicales et descriptives de l'objet de la perception. À Frege et Russell, Wittgenstein avait, dès les *Remarques philosophiques*, adressé le reproche d'analyser l'énoncé « je vois un cercle » comme « je vois un *X* qui est un cercle », où le concept « cercle » (et la fonction propositionnelle « *X* est un cercle ») est dit satisfait par un certain argument donné dans la perception. Le problème d'une telle analyse est qu'à traiter toutes les déterminations de l'objet comme des concepts, elle fait de l'objet *X* qui les satisfait un référent totalement indéterminé — un pur *ceci* — mais qui, précisément, à défaut d'être déterminé et identifiable, ne peut même plus prétendre être un objet :

Si je montre une ligne et dis « *Ceci* est un cercle », on peut objecter que si ce n'en était pas un, ce ne serait pas non plus *ceci*. C'est-à-dire : il faut que ce que je désigne en esprit par le mot « ceci » soit indépendant de ce qui est

¹ A. Gurwitsch, *Théorie du champ de conscience*, op. cit., p. 100-101, p. 222-225 ; *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, op. cit., p. 173-174, p. 261, p. 278-281.

² A. Gurwitsch, *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, op. cit., p. 246-248.

³ *Ibid.*, p. 201-205.

⁴ A. Gurwitsch, *Théorie du champ de conscience*, op. cit., p. 181 ; *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, op. cit., p. 174.

énoncé à son propos. « Ceci était-il le tonnerre ou une détonation ? » Mais dans ce cas on ne peut pas poser la question : « Ceci était-il un bruit¹ ? ».

Notons qu'il ne s'agit pas ici de remettre entièrement en cause la distinction frégréenne des objets et des concepts ni l'analyse des propositions en termes de satisfaction de fonctions propositionnelles par des arguments². Mais cette analyse, qui a le grand mérite de séparer nettement référence et description, indexicalité (toujours singulière) et conceptualité (toujours générale), charge ontologique et attirail « idéologique »³, rencontre toutefois une limite dans le problème de l'identification même des objets qui satisfont ou non les concepts. Pour être des objets et constituer les arguments de fonctions propositionnelles, les objets singuliers ne peuvent être totalement « nus » ; à défaut d'être entièrement caractérisés par une description conceptuelle (sans quoi s'effondre la distinction entre noms propres et descriptions définies et, corrélativement, entre objets et concepts), ils doivent au moins être munis de certains traits permettant de les identifier et en outre de déterminer quels concepts ils satisfont. Ce problème, qui se pose donc déjà en logique des prédicats extensionnelle, réapparaît de manière particulièrement nette en logique modale quantifiée lorsqu'il s'agit de donner sens à la notion de « désignateur rigide »⁴. Un pur index, qui pointe vers un objet directement et

¹ L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, texte établi par R. Rees, Paris, Gallimard, 1975, § 96, p. 116-117. Cf. aussi : « Russell et Frege considèrent le concept quasi comme la propriété d'une chose. Mais ce n'est pas du tout naturel de voir dans les mots 'homme', 'arbre', 'traité', 'cercle' les propriétés d'un substrat » (*ibid.*).

² G. Frege, « Funktion und Begriff » et « Über Begriff und Gegenstand », dans *Funktion, Begriff, Bedeutung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 1-22, p. 47-60, trad. fr. « Fonction et concept » et « Concept et objet », dans *Écrits logiques et philosophiques*, p. 80-101, p. 127-141.

³ En mettant explicitement ce partage au service du nominalisme, Quine ne fait en fait qu'exploiter une tendance qui était déjà sous-jacente à la distinction initiale du concept et de l'objet. Voir sur ce point B. Leclercq, *Introduction à la philosophie analytique. La logique comme méthode*, Bruxelles, DeBoeck, 2008.

⁴ Comme celle de Føllesdal, la lecture que Smith et McIntyre donnent du noème husserlien tend souvent à associer en chaîne *intensionnalité*, « *conception* » de l'objet, déterminations *conceptuelles*, *prédicats*, fonctions *propositionnelles* et significations *linguistiques* ou du moins exprimables dans le langage. Ces auteurs ont cependant le mérite de montrer la limite de ce modèle et la nécessité de penser aussi un sens perceptuel et non descriptif (*Husserl and intentionality, op. cit.*, p. 20, 68-69, 126-128, 203-204, 343, 365, 398-399). Le modèle formel qu'ils proposent pour la fréquentation sensible (notamment p. 362-369) reste cependant très largement tributaire de l'analyse logique classique en termes d'arguments et de fonctions propositionnelles,

sans passer par aucune description, doit tout de même pointer vers un objet déterminé muni de certains traits qui font son identité et permettent de le réidentifier dans d'autres mondes possibles même s'il y satisfait par ailleurs d'autres concepts que dans le monde actuel¹.

L'idée qu'il faille distinguer entre des déterminations qui font l'identité de l'objet et des propriétés qu'il peut ou non satisfaire dans tel ou tel monde possible est en fait sous-jacente au principe même de la logique modale quantifiée et à la notion de désignateur rigide. Quine, qui voit là une distinction entre propriétés essentielles et accidentelles symptomatique de l'essentialisme, s'en détourne pour cette raison précise. Mais si, comme le suggère la phénoménologie de Gurwitsch, les traits constitutifs de l'objet sont moins des propriétés essentielles — des concepts qu'il satisfait nécessairement — que des déterminations perceptives qui participent de sa constitution même en tant que pôle d'identité perceptive, on peut alors peut-être trouver un sens à l'idée qu'on puisse d'une part parler d'un *même* objet et d'autre part accepter qu'il pourrait satisfaire un certain nombre d'autres concepts que ceux qu'il satisfait dans le monde actuel. Ni particulier nu — objet dénué de toute détermination — ni noème conceptuel — objet entièrement caractérisé par une description —, le noème perceptuel pourrait jouer le rôle d'objet *X*, qui peut constituer la valeur des fonctions propositionnelles du discours théorique sur le monde.

Une telle interprétation amènerait alors à distinguer deux strates dans la théorie husserlienne des « objets intentionnels » puis des « noèmes » : l'une, perceptuelle, qui constitue l'objet par des relations figurales entre ses traits perceptifs, l'autre conceptuelle, qui le caractérise en tant qu'il satisfait certains concepts, le rapprochant ainsi d'un « concept individuel » carnapien ou d'un « pur objet » meinongien, lesquels s'épuisent dans leurs traits

de sorte qu'il est par exemple sans cesse présupposé que les différents mondes possibles constituant l'horizon perceptif sont déjà « meublés » (pourvus d'un domaine d'arguments) et qu'une constante d'individu peut désigner « le même objet » en chacun d'eux.

¹ Dans ses travaux sur Husserl et la philosophie analytique, Claire Ortiz Hill fait bien apparaître la dimension résolument intensionnelle de l'identité d'objets chez Husserl et les difficultés que, très tôt, il décela dans le projet extensionaliste de Frege (C.O. Hill, *Rethinking identity and metaphysics*, New Haven and London, Yale University Press, 1997 ; *Word and object in Husserl, Frege and Russell*, Athens, Ohio University Press, 2001 ; C.O. Hill et R. Haddock, *Husserl or Frege ?*, Chicago and La Salle, Open Court, 2000).

définitoires¹. Si, de nombreux passages de l'œuvre de Husserl (notamment dans les *Recherches logiques* et les *Idées directrices pour une phénoménologie I*) et l'usage même de la terminologie du *Sinn*, de la *Meinung*, de la *Deutung* et de la *Bedeutung* semblent privilégier la dimension *conceptuelle* — et la part des significations *linguistiques* — dans la constitution noématique, d'autres travaux insistent quant à eux sur la dimension *perceptuelle* et *pré-linguistique* de cette constitution. Surtout, comme nous y avons insisté, c'est l'autonomie de ces deux dimensions l'une par rapport à l'autre que Husserl s'est finalement efforcé d'assurer : la donation de sens perceptuelle n'est pas exclusivement guidée par la conceptualisation linguistique et cette dernière n'est pas entièrement déterminée par la première.

Une fois soulignés ces éléments, on peut toutefois se demander où passe exactement la frontière entre donation de sens perceptuelle et donation de sens conceptuelle et, corrélativement, entre les deux strates du noème. Que *ceci* soit circulaire, est-ce là une des déterminations constitutives mêmes de son identité perceptive ou une de ses déterminations conceptuelles, qu'il pourrait ne pas satisfaire (suite, par exemple, à une déformation qu'il subirait) ? Dans son idéalité, bien sûr, le cercle parfait est un concept et non une détermination perceptive. Mais qu'en est-il de la forme ronde ou globalement circulaire de l'objet ? Est-elle une pure *Gestalt* qui s'impose à ma perception ? ou est-elle linguistiquement déterminée ? Il semble en fait que la netteté de la distinction entre ces deux sens d'appréhension doive être relativisée du fait que déterminations perceptives et significations linguistiques ont une même origine dans les « pratiques » et les « formes de vie ».

Rejoignant là encore James autant que Wittgenstein, Gurwitsch voit en effet dans les *habitus*² mais aussi et surtout dans l'*instrumentalisation*³ les fondements de la donation de sens perceptive. C'est là l'inflexion pragmatiste qu'il fait subir à la théorie phénoménologique de la constitution,

¹ Voir sur ce point B. Leclercq, « À l'impossible, nul objet n'est tenu. Statut des 'objets' inexistantes et inconsistants et critique frégeo-russellienne des logiques meinongiennes », *art. cit.*, p. 188-191 ; « Quand c'est l'intension qui compte. Opacité référentielle et objectivité », *art. cit.*, p. 104-106. À noter que la présente analyse ne concerne évidemment que les objets réels donnés dans l'expérience sensible, mais que d'autres objets intentionnels étudiés par Husserl, en particulier toute une série d'objets « fondés », s'apparentent quant à eux essentiellement à des objets meinongiens ou à des concepts, tout le problème de Husserl étant alors de savoir quels sont leurs rapports de fondation avec les objets de l'expérience sensible.

² A. Gurwitsch, *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, *op. cit.*, p. 250-251.

³ *Ibid.*, p. 209-211.

inflexion que marque notamment la notion de « potentialité »¹. Nous avons montré ailleurs la pertinence mais aussi les limites d'une telle interprétation pragmatiste de la phénoménologie constitutive². Cette problématique est d'ailleurs indissociable de la question du psychologisme, puisque c'est en fait le même long parcours, qui passe par l'objectivisme sémantique des *Recherches logiques* et le tournant transcendantal des *Idées directrices*, qui permit à Husserl de se réappropriier en fin de course toute une série de considérations sur les *habitus* et les intérêts sans renoncer à son rationalisme. Comme c'était le cas pour la genèse perceptive des déterminations noématiques³, c'est une fois encore la distinction entre consciences passive et active et la théorie de la « motivation » (non déterminante) de l'une par l'autre qui permit à Husserl de rendre compte des rôles respectifs que jouent, dans la noèse, les intérêts pratiques et l'intérêt théorique, les *habitus* du sujet concret et la prise de position rationnelle du sujet transcendantal⁴.

Mais ce qui importe ici, et que Wittgenstein met particulièrement bien en évidence, c'est que, lorsqu'on rapporte la donation de sens aux formes de vie, la spécificité des significations conceptuelles par rapport à toute une série d'autres « règles d'usage » s'en trouve d'autant atténuée. Les pratiques proprement linguistiques s'inscrivent en continuité directe avec d'autres pratiques symboliques et plus généralement d'autres activités collectives — dont certaines sont universelles et non culturelles — qui structurent les manières dont nous nous rapportons au monde mais aussi dont il nous apparaît⁵.

¹ A. Gurwitsch, *Théorie du champ de conscience*, *op. cit.*, p. 294-295 ; *Esquisse de la phénoménologie constitutive*, *op. cit.*, p. 234. Se revendiquant du travail d'Alfred Schütz, Gurwitsch entend cependant intégrer cette dimension pragmatique sur un plan purement phénoménologique et non pas naturalisant (*Théorie du champ de conscience*, *op. cit.*, p. 314-319).

² B. Leclercq, « Phénoménologie et pragmatisme : y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2008 (vol. 4, n° 3), p. 81-123. Cf. aussi « Naturalisme et pragmatisme : l'axe vertical de la philosophie de l'esprit et l'axe horizontal de la phénoménologie », publié dans les *Recherches husserliennes*, 2004 (vol. 21), p. 97-125.

³ Gurwitsch fait d'ailleurs bien apparaître le lien même entre saillances et intérêts perceptifs (*Théorie du champ de conscience*, *op. cit.*, p. 29-33).

⁴ B. Leclercq, « Phénoménologie et pragmatisme : y a-t-il rupture ou continuité entre attitudes théoriques et attitudes pratiques ? », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, 2008 (vol. 4, n° 3), p. 81-123.

⁵ B. Leclercq, « 'Voir comme', noèse, jeux de langage et monde de la vie », *art. cit.*, p. 205-208.

Toutefois, la leçon de Wittgenstein, c'est aussi que, aussi relative qu'elle soit du point de vue de sa genèse, la distinction entre noème conceptuel et noème perceptuel ou entre les deux strates du noème conserve bien une valeur, mais une valeur *logique*. En effet, ce qui distingue les traits perceptifs qui participent à la constitution même de l'identité de l'objet et les déterminations conceptuelles qu'il peut ou non satisfaire, c'est précisément que ces dernières exercent le rôle de fonctions propositionnelles, c'est-à-dire qu'elles composent avec l'objet des propositions qui peuvent s'avérer vraies ou fausses. Faire tomber un objet sous un concept, c'est formuler une hypothèse théorique à son égard, laquelle a une valeur de vérité. Or, insiste Wittgenstein¹, il semble bien que certains « voir comme » ne soient pas de l'ordre de la formulation d'hypothèses théoriques. Dans la même situation perceptive, ce n'est pas la même chose que de voir un cube et de voir une boîte de fer blanc. Dans le second cas, l'analyse en termes de fonction propositionnelle (*X* est une boîte de fer blanc) a du sens ; je formule, à propos d'un objet préalablement identifié, une hypothèse qui pourrait s'avérer fausse. Dans le premier cas, la configuration cubique est nécessaire à faire émerger même l'objectivité et l'identité de ce qui est perçu et, sauf dans certaines situations exceptionnelles — où « cube » joue alors un vrai rôle de concept —, il ne s'agit pas de se demander si oui ou non *ceci* satisfait la fonction propositionnelle « *X* est un cube ». Que serait en effet *ceci* dont je me demande si c'est un cube ? Dans les termes de l'analyse phénoménologique de Gurwitsch, on dira que le noème perceptuel ne préexiste pas à la configuration spatiale qui préside au contraire à sa constitution. Et on ne peut non plus se replier sur l'idée que *ceci* désignerait simplement le stimulus sensoriel qui reçoit l'interprétation « cube ». Car ce serait supposer que ce stimulus est lui-même un objet indépendant de cette interprétation, bref supposer l'hypothèse de constance que, à la suite des psychologues de la *Gestalt*, Wittgenstein et Gurwitsch rejettent de concert.

¹ L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2004, II-xi, p. 299 ; *Remarques sur la philosophie de la psychologie, II*, Mauvezin, TER, 1989, § 515, p. 108 ; § 546, p. 112. Sur cette question, voir B. Leclercq, « 'Voir comme', noèse, jeux de langage et monde de la vie », *art. cit.*, p. 204. De ce texte déjà ancien, nous confirmons ici le double rejet de la thèse selon laquelle le « voir comme » serait pur et simple constat des propriétés de l'impression visuelle envisagée comme *sense datum* et de la thèse inverse selon laquelle il serait formulation active d'une hypothèse théorique sur cette impression ; le donné sensoriel n'est pas lui-même un objet susceptible d'être observé ou interprété. Par contre, nous nous distancions ici plus nettement de notre affirmation de l'époque (trop timidement nuancée en fin de texte) selon laquelle tout « voir comme » serait une appréhension *linguistique*.

La nature — conceptuelle ou perceptuelle — d'une détermination dépendrait donc, pour Wittgenstein, de la possibilité de la penser ou non en termes de prédication (ou de satisfaction de fonction propositionnelle). On passe d'une strate du noème à l'autre lorsque la perception se transforme en jugement de connaissance et se soumet à la question de la vérité. Or, même à supposer que tous les traits perçus puissent être conceptualisés et formulés dans le langage, subsiste une distinction essentielle entre le rôle que peuvent jouer ces déterminations dans l'émergence et la constitution même de l'objet et celui qu'elles jouent ensuite comme propriétés qui lui sont attribuées dans des jugements théoriques.

En conclusion

Le problème qui se pose à toute théorie purement indexicale des noms propres est, nous l'avons vu, d'expliquer comment un objet peut être identifié indépendamment de toute caractérisation descriptive. Lorsqu'au cours d'une « cérémonie baptismale », on affirme que « Bruno Leclercq » désignera désormais *ceci*, il faut encore préciser — et lever toute ambiguïté sur — ce qu'est *ceci* qui est désigné du doigt : cette portion de l'espace ? ce bébé ? ce buste ? cette grenouillère ? Généralement, c'est là précisément ce que permettent des termes conceptuels et notamment un terme « sortal » (bébé, buste, grenouillère, ...) qui « guide » la désignation indexicale, mais semble alors aussi lui conférer une dimension irréductiblement descriptive, puisque l'objet est identifié à travers certaines propriétés caractérisantes. L'idée sous-jacente à la notion de « noème perceptuel », cependant, est qu'il n'est peut-être pas nécessaire que la désignation d'objets soit désambiguïsée par des concepts mais qu'elle peut l'être par des formes perceptives, qui « mettent en évidence » certains objets plutôt que d'autres et les imposent à la désignation autant qu'ils permettent ultérieurement leur réidentification dans d'autres contextes théoriques.

Pour préciser une dernière fois cette notion, il convient sans doute de la distinguer nettement de celle de notions apparentées. Dans son étude des lectures frégéennes de la phénoménologie, Denis Fisette insiste à juste titre sur le fait que le sens noématique d'un objet réel se compose de deux éléments : l'un, démonstratif, qui pointe vers un certain objet *X* entendu comme pôle d'identité et substrat de déterminations (ou encore « porteur de prédicats »), et l'autre, qui est prédicatif et qui précise comment (*wie*) —

avec quelles déterminations — l'objet est visé et/ou donné¹. À côté de la part indexicale qui pointe directement vers le X, ce second élément, disent les lecteurs frégéens de Husserl, est un agrégat de descriptions qui prescrit les propriétés qui reviennent à l'objet². Il nous semble cependant que parler ici de description, de propriété de l'objet et de prédication consiste déjà à envisager ces déterminations comme exclusivement conceptuelles. Or, prendre au sérieux la notion de noème perceptif impliquerait par contre de considérer que certains des traits qui tout à la fois déterminent le « comment » de l'objet *et le font même émerger comme objet* sont immédiatement fournis par la perception et ne sont pas de nature conceptuelle, et certainement pas linguistique³, même s'ils peuvent éventuellement aussi ensuite être « conceptualisés » et attribués à l'objet comme des prédicats dans des jugements dotés d'une valeur de vérité. Certaines configurations spatiales de traits perceptifs font tout à la fois émerger un objet X et lui confèrent, un sens d'appréhension, un « comment » perceptif. On peut ensuite éventuellement attribuer à cet objet un certain nombre de prédicats théoriques, dont certains ne sont d'ailleurs que la version conceptuelle des traits perceptifs (circularité, etc.) qui ont mené à la constitution de l'objet.

Insistons sur le fait que, contrairement à certaines lectures de Gurwitsch ou des psychologues de la Gestalt dont il s'inspire, il ne s'agirait pas de dire que le noème perceptif se réduit à la *hylè* au sens de la pure matière de la sensation⁴ ; il suppose au contraire qu'une certaine organisation de la *hylè* fasse émerger des formes et les articule autour d'un objet dont elles constituent des déterminations. Contrairement aux moments hylétiques, cet objet n'est pas une composante réelle du vécu, mais bien déjà une composante intentionnelle ; il n'est pas simplement vécu (senti) mais visé et perçu. Tel est le versant idéaliste de la phénoménologie qui la distingue de

¹ Denis Fisette, *Lecture frégéenne de la phénoménologie*, op. cit., p. 44-45, p. 55.

² *Ibid.*, p. 43.

³ Denis Fisette insiste d'ailleurs sur le fait que la notion de « noème » est une généralisation de celle de signification linguistique mais qu'elle ne s'y réduit pas (*ibid.*, p. 41). Tout le travail ultérieur de Fisette sur la phénoménologie de Husserl (voir notamment *Carl Stumpf. Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, Paris, Vrin, 2006, et *À l'école de Brentano ? De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007) a d'ailleurs consisté à replacer celle-ci dans le cadre empiriste de l'école de Brentano. Le présent texte doit beaucoup à ces travaux.

⁴ Denis Fisette (*Lecture frégéenne de la phénoménologie*, op. cit., p. 63-64) relaie cette tentation des adversaires du noème perceptif. Gurwitsch (*Théorie du champ de la conscience*, op. cit., p. 147-148) distingue pourtant explicitement la « *Materie* » entendue comme « sens d'appréhension » de la « *hylè* ».

l'empirisme naïf. Pour autant, l'émergence d'un tel pôle d'identité perceptif n'est pas due à la seule activité noétique arbitraire d'une conscience spontanée, mais est sans cesse motivée par l'auto-organisation même de la *hylè*. Tel est le versant empiriste de la phénoménologie qui le sépare de l'idéalisme naïf.

Et, dans la mesure où cette auto-organisation est elle-même fonction d'un contexte perceptif et d'intérêts pratiques du sujet percevant, on ne peut non plus la concevoir comme une donnée sensorielle dotée de la consistance que revendiquent les *sense data*¹. Toute variation de ce contexte et de ces intérêts peut mener à une auto-organisation sensiblement différente de la *hylè* et à l'émergence d'autres objets. Telle est la part — tout à la fois idéaliste et empiriste — de la phénoménologie qui s'oppose radicalement au réalisme naïf comme à toute théorie qui supposerait qu'est déjà là (même sous la forme de *sense data*) l'« ameublement du monde »². Mais donc, contrairement à ce qu'affirment les lectures frégéennes de la phénoménologie, cette variance n'est pas seulement théoriquement — « idéologiquement » — déterminée. Les déterminations conceptuelles permettent certainement de stabili-

¹ C'est notamment la lecture de Gurwitsch que donne D.W. Smith. Voir ce qu'en dit Denis Fisette, *Lecture frégéenne de la phénoménologie*, *op. cit.*, p. 59-60.

² Comme déjà Fabien Cayla dans son texte intitulé « Husserl, Brentano et la psychologie descriptive » (in *Philosophiques*, vol. 20, n° 2, 1993, p. 347-361), Jocelyn Benoist a, ces dernières années, longuement questionné l'intentionnalité de l'expérience sensible, qu'on trouve dans les notions husserliennes d'« acte intuitif », d'« intention de remplissement », de « sens remplissant » ou de « noème perceptuel » (voir en particulier *Les limites de l'intentionnalité*, Paris, Vrin, 2005 et *Sens et sensibilité*, Paris, Le Cerf, 2009). Tout en partageant l'essentiel des analyses de Benoist (la distinction entre matériau et contenu de l'expérience, la distinction entre l'appréhension d'aspects ou de formes et le *Meinen* au sens fort qui caractérise le *Wahr-nehmen*, la distinction entre façons de voir et façons de dire ce qui est vu et la place laissée à un « voir comme » non descriptif ou du moins qui ne serait que l'ombre portée d'une possible description, l'importance de la contingence et des « circonstances » dans l'émergence du sens perceptif, le fondement lui-même non intentionnel de l'intentionnalité, ...), nous estimons qu'on ne peut voir là que des arguments *empiristes* et non *réalistes*. Or, en dépit de l'objectivisme sémantique et de l'idéalisme transcendantal — ou grâce à eux, qui font l'écart d'avec l'empirisme psychologue d'un Hume — la phénoménologie est résolument, et de part en part, empiriste. Comme tout empirisme, la phénoménologie se donne, dans l'expérience, des « facteurs de vérité » (*truth-makers*) extérieurs au discours. Mais, contrairement au réalisme, elle ne se prononce pas sur le statut ontologique de ces expériences et considère que la réalité est le « produit » plutôt que la cause de l'expérience.

ser les noèmes perceptifs¹ et de les mener à l'intersubjectivité², mais elles ne sont pas toujours nécessaires à les faire émerger. L'idéalisme phénoménologique est un empirisme³.

Denis Fisette a raison de dire qu'une théorie qui opposerait le noème perceptif au noème conceptuel des interprétations frégéennes devrait pouvoir rendre compte du phénomène de l'illusion et de la possibilité que de « mêmes » données sensorielles donnent lieu à différentes consciences d'objet. Mais c'est là ce que fait précisément, et à un double niveau, une théorie du noème perceptif. D'une part, en distinguant le noème perceptif de la simple *hylè*, de sorte que, suivant les contextes et les intérêts (y compris pratiques), les mêmes données hylétiques peuvent s'auto-organiser de différentes manières — bien que, bien sûr, pas n'importe comment — et faire émerger des formes différentes — bien que, bien sûr, pas n'importe lesquelles —, formes qui, en se succédant, peuvent éventuellement se « biffer » les unes les autres. D'autre part, en distinguant le noème perceptuel du noème conceptuel, de sorte que la même forme perceptive — une certaine silhouette se détache sur un certain fond — peut encore recevoir des interprétations conceptuelles différentes — c'est un mannequin ou c'est un homme. Ce n'est qu'à ce second niveau que le « voir comme » se fait hypothétique et se soumet à la question de la vérité.

¹ À cet égard, les analyses de Smith et McIntyre en termes de « structure d'horizon » mêlant processus d'identification spatio-temporelle et croyances d'arrière-fond sont évidemment extrêmement intéressantes (D.W. Smith et R. McIntyre, *Husserl and intentionality*, *op. cit.*, chap. V à VIII). Ces études qui conçoivent l'horizon comme ensemble de mondes possibles présupposent toutefois d'autres analyses permettant de rendre compte de l'ameublement même de ces mondes (de la constitution de leurs arguments), analyses de la passivité sensible qui peuvent elles aussi se formuler en termes d'horizons. Voir sur ce point J. N. Mohanty, *Edmund Husserl's theory of meaning*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1964, p. 141-142.

² La phénoménologie a bien sûr aussi beaucoup à dire sur cet autre problème que met en évidence la philosophie du langage (voir par exemple F. Recanati, *Direct reference*, *op. cit.*, p. 126-128).

³ En cela, il se distingue donc de l'« idéalisme linguistique » que veulent en faire les lectures frégéennes de la phénoménologie. Sans être un « réalisme », même « perceptuel » (cf. J. Benoist, *Sens et sensibilité*, *op. cit.*, p. 71), l'empirisme phénoménologique résiste au pur relativisme linguistique, d'autant que les saillances perceptives fondent la perception de « similarités » puis de « types », qui motivent les classifications conceptuelles sans pour autant les déterminer. Car il y a bien sûr des limites à l'arbitraire de la classification, limites que la notion de « noème perceptuel » permet de penser.